

CHAPITRE PREMIER

Il fait chaud.

Très.

L'homme marche d'un pas pesant, lourdement cadencé, droit devant lui, les yeux fixes et le faciès violacé. Un peu de sang perle en toile d'une longue estafilade à son bras gauche et ses vêtements en lambeaux semblent s'être déchirés à toutes les épines du bush africain. Une épaisse couche de poussière et de sueur mêlées plaqué sur son visage massif un masque effrayant.

Il trébuche et s'arrête soudain.

Celui qui le suit d'une démarche épuisée a des cheveux blonds qui lui tombent jusqu'aux bas des reins. Il tente de calquer son allure sur la sienne, bute dans son dos et s'effondre aussitôt sur le sol de poussière brûlante.

L'homme au visage raviné et recuit par le soleil hausse les épaules et, oscillant sur place, regarde fixement le chemin à peine tracé dans la végétation surchauffée.

— Tiens, il ne neige plus...

La température doit frôler les 40 degrés.

L'homme lève alors les yeux vers le ciel blanc comme de la nacre. D'énormes charognards au long cou déplumé et rouge y tournoient dans un silence attentif.

— C'est étrange le ciel n'est plus rouge... Oh, tu m'entends au moins ?

Effondré sur le sol, regardant le gros scorpion qu'il vient de déranger traverser l'étroit chemin de brousse, celui-ci hoche sa tête amaigrie sans comprendre.

— C'est drôle, j'ai l'impression d'être déjà passé par là...

Occupé à faire la paix avec lui-même, l'homme à l'inquiétant visage osseux ne répond pas.

— Curieux, insiste son compagnon, j'ai l'impression que ma mémoire disparaît par pans entiers... Regarde: il n'y a plus aucun strapper.

— Oh, tu sais, ma mémoire... Pour ce qu'ils m'en ont laissé !

— Tudieu, tu te rappelles ton nom au moins !

Affalé dans la poussière surchauffée, l'homme réfléchit. L'haleine torride de la brousse module son sifflement parmi les acacias aux venimeuses aiguilles.

— Quelle importance ? Je m'appelle, c'est tout.

— Tu t'appelles QUOI ?

— Quelque chose comme Ramirez, Ordonnez, Gonzalez, enfin un truc comme ça. Pourquoi tu me demandes ça ? Quelle importance ! Et d'abord, toi comment tu t'appelles ?

L'homme cherche et cherche encore.

— Krause ! triomphe-t-il enfin. Oui, c'est ça: Georg Krause. J'en suis sûr maintenant.

Et il se frappe plusieurs fois la poitrine à la manière des grands singes.

— Et le tien c'est Klagenek. Anton. Ordonnez c'était ton copain, tu sais: le Cubain.

Il se renverse en arrière et se laisse aller de tout son long sur la poussière brûlante tandis que l'Ukrainien murmure d'une voix totalement sans timbre :

— Ce fumier de Ramon, c'était pas mon copain.

Krause hausse une épaule indifférente. Qu'importe, ce n'est pas son affaire.

— Oui, nous sommes déjà passés ici. J'en ai la certitude. J'ai déjà vu ces montagnes.

— Ah oui ? Et tu as déjà eu si soif ? Pourquoi n'y a-t-il plus de neige ? Pourquoi le ciel n'est il plus rouge ?

Krause tente d'avaler sa salive; sa gorge n'est plus que du papier de verre.

— Ce sont les falaises, leur forme... J'ai vraiment l'impression que je suis déjà venu.

— Alors tu vois bien que le cauchemar recommence.

Georg Krause baisse la tête.

— Peut-être, admet-il avec réticence. Le chaud après le froid, pourquoi pas... Mais quand même, c'est étrange. Ce foutu sentier... Kalabongo ? Ca te dit quelque chose ?

— On était tous les deux ?

L'homme qui ferme les yeux sous l'aveuglante réverbération d'un ciel blanc, réfléchit un instant et secoue la tête.

— Non. Nous étions plus nombreux...Beaucoup plus nombreux...Il y avait une femme aussi. Rappelle-toi ! Elle s'appelait... elle s'appelait...

— Alors où sont ils tous ?

— Cette femme, je lui avais fait jurer de nous ramener...de nous ramener quelque part, je ne me souviens plus où. C'était très important qu'elle nous ramène tous les deux.

Il torture à n'en plus finir sa mémoire qui s'effiloche comme au sortir d'un cauchemar. Brusquement il renonce et replie un bras sur ses yeux douloureux.

Vaincu.

— Qu'importe après tout ce que sont devenus les autres...

CHAPITRE II

— La pause ! La pause ! Ca fait trois heures qu'on marche !

L'homme hurla et, s'écartant soudain de la petite colonne qui serpentait en silence parmi les hautes herbes, fit rageusement sauter les courroies de son sac et le jeta au sol. Personne ne s'arrêta. Les porteurs noirs se contentèrent de lui jeter un regard ironique. Ces Blancs se fatiguaient vraiment très vite !

Krause fermait la marche. Son visage dégoulinait de sueur sous le chapeau de brousse à large bord et sa chemise flottante s'auréolait de grandes taches de transpiration.

— Si tu abandonnes, tu crèveras seul, susurra-t-il en passant à sa hauteur.

L'homme lui jeta un regard féroce pendant que ses compagnons s'éloignaient dans l'éblouissement fulgurant d'un jour à son zénith.

— T'en a rien à faire si je crève, hein ?

Krause haussa ses larges épaules sans ralentir.

— Tu l'as dit !

— Pourri !

— Peut-être mais on t'a pas demandé de venir, Vandaert, c'est toi qui l'a voulu ! Ce sont les dollars qui t'intéressent.

— Et toi ?

— La même chose, mec !

Le Belge tendit un poing véhément vers Krause déjà loin; le silence inquiétant du Kalabongo était déjà retombé. Craignant de rester seul, il empoigna son sac et mit les bouchées doubles pour tenter de rattraper la queue de colonne.

Une forêt d'acacias, un bush épineux, des hautes herbes encore, la fuite d'un reptile et les falaises bleues, loin, si loin. Seuls les trois porteurs noirs allongeaient leurs foulées régulières; une allure nonchalante adoptée onze jours plus tôt et qui n'avait jamais varié.

En arrivant près d'une grosse termitière, la colonne provoqua l'envol d'une dizaine de vautours surpris en train d'inventorier les entrailles d'un buffle. Ce fut si soudain que Ramon fit sauter dans ses mains la 30-30 Remington qu'il portait en travers des épaules comme les Swahili leur canne de berger.

Ils avaient cessé de monter et le terrain était plat maintenant. Plat jusqu'à l'horizon. Ils avaient atteint les contreforts du Kalabongo. Enfin.

— Stop. Tout le monde s'arrête ! Stop sur place !

Tous s'effondrèrent sur le sol pétillant et desséché. Anton Klagenek se retourna vers Krause qui, boussole à l'œil, procédait aux trois visées habituelles pour recouper son point.

— La pause ?

— Le terminus.

D'enthousiasme, Vandaert brailla une phrase incompréhensible en Wallon tandis que Ramon, le Cubain, pompait sa gourde à larges goulées sans se soucier de savoir quand il pourrait la remplir à nouveau. Les trois athlétiques porteurs noirs s'étaient assis sur leurs ballots et chiquaient de la noix de cola sans rien dire. Depuis la veille d'ailleurs, ils ne parlaient plus. Et ça n'avait inquiété personne.

Cela aurait du.

— Qu'est-ce qu'on fait ? Bailla Klagenek.

Krause reporta sa troisième visée sur sa carte plastifiée.

— On ferme sa g.... et on attend !

Il y en a qui savent parler aux femmes, lui Krause, c'était aux hommes qu'il savait parler. Surtout quand il s'agissait de mercenaires, une catégorie d'individus qu'il détestait.

Lorsqu'il les avait recrutés pour le compte de l'américain Matt Sanders, il avait eu avec eux un long entretien d'embauche. Sans illusion. Ils ne lui avaient dit que ce qu'ils voulaient bien lui dire ni plus ni moins. Surtout moins d'ailleurs.

Vandaert avait surgi au Congo Kinshasa après l'affaire de Kolwesi. Ca lui avait plu. Il était resté, monnayant sa science de la castagne dans les services de sécurité minière. Klagenek lui était instructeur de coups tordus au Katanga. C'est-à-dire juste en face ! Il avait trouvé l'Afrique excitante (Surtout les jeunes africaines) et avait oublié de rentrer lorsque l'Union Soviétique avait rappelé ses «Conseillers», pensant que la chaleur des nuits africaines valait mieux que la froidure de son Ukraine natale; quant à Ramon, l'afro-cubain, il avait été envoyé par le Barbu au cigare pour libérer l'Angola et s'était empressé de se libérer lui-même. Quand sa guerre avait cessé, une autre commençait au Nigeria. Une aubaine ! Il avait suivi le mouvement...Et de guerre en guerre avait fini par atterrir à Mombasa l'interlope.

Il se préparait juste à aller exercer ses belliqueux talents en Côte d'ivoire lorsqu'une petite annonce lui avait fait entrevoir la possibilité d'amasser un honnête paquet de dollars sans même se faire tirer dessus, ce qui dans sa profession était tout de même inespéré ...

Alors il avait rejoint le Melchior, un vieux chalutier pourri discrètement mouillé en rade de Mombasa. C'est là qu'il avait fait la connaissance de ses compagnons et de quelques autres qui faisaient la queue pour être sélectionnés. Et de Krause qui organisait l'expédition. Deux mois plus tard, autorisation de grande chasse en poche (Pour les flingues) tous s'étaient mis en marche à partir de Matira dans le Sofar. Direction plein nord. Onze jours de marche. Une bagarre. Un blessé. Une malaria. Deux abandons.

— On fait quoi ? Demanda le Belge en regardant sa sueur former de petites étoiles sur le sol sec.

Pensif, Krause repliait sa carte avec lenteur.

— Il t'a dit: on ferme sa g... ricana Klagenek. T'avais pas entendu ?

— Je suis en train de cuire, maugréa Vandaert qui parlait français quand ça l'arrangeait.

Krause contourna à grandes enjambées un tronc d'arbre mis à mal par les termites, scruta longuement la savane vers le nord et revint vers ses compagnons.

— Premier jour: on établit le camp. Demain on bosse ! Après demain on bosse. Les jours suivants: on bosse. La chambre à coucher, c'est sous le petit boqueteau près du rocher. Economisez la flotte: le prochain puits est à cinq heures de marche. Et pompez pas trop le whisky que vous avez planqué un peu partout: ça donne soif. Allez, on déménage: les affaires reprennent !

Le boqueteau n'offrait pas la moindre fraîcheur mais un peu d'ombre. A l'écart, les porteurs parlaient peu ou pas. Leur mutisme en disait long sur leur hâte d'en finir et de retourner dans leur village. De temps en temps l'un d'eux jetait un regard en direction des falaises et touchait aussitôt l'un de ses multiples gris-gris portés en collier.

— Kalabongo pas bon ! Avait deux jours plus tôt affirmé l'un deux à Vandaert qui avait aussitôt fait le geste de palper une liasse de billets.

L'homme avait haussé les épaules et continué à marcher, de plus en plus renfrogné au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le bush désertique.

Krause attacha par ses quatre coins une bâche aux branches basses d'un acacia, débroya le sol au coupe-coupe et s'y allongea pour soulager ses muscles endoloris. Anton Klagenek râlait dans son coin (Mais personne n'y faisait attention parce que Klagenek était un râleur né) Vandaert, le Belge, n'avait même pas eu le courage de déballer ses affaires et s'était allongé à même le sol. Il se retrouva prestement debout dès lors que Ramon lui eut signalé qu'un petit serpent vert s'était pris de sympathie pour une de ses bottes. Comme ce n'était pas vrai il l'injuria un bon moment pour la plus grande joie du Cubain et termina par un :

— Je te revaudrai ça, Ramon !

Impatienté, Krause siffla la fin de la récré d'un sonore:

— La ferme tous ! Klagen', tu prendras la garde jusqu'à minuit. Vandaert, la suite jusqu'à trois heures, Ramon tu finis à l'aube. On commencera à bosser à la fraîche à cinq heures du mat'. Klagen' tu t'occuperas des explosifs, les deux autres prenez un porteur chacun pour défricher. Gardez votre souffle au lieu de vous engueuler parce que demain c'est travail non-stop jusqu'à midi. Et rebelote de quinze heures à la nuit.

Chacun mit à profit le silence qui suivit pour se pénétrer de la puissante philosophie de ce qu'il venait d'entendre. Ca n'allait pas être une partie de plaisir. Seul Ramon eut le courage de demander:

— Et l'Américain, il arrive quand ?

— Quand ça sera prêt. Et ne t'avise pas d'approcher du poste radio pour en savoir plus.

Nouveau silence; tous entendirent le ricanement d'une hyène négociant la carcasse du buffle avec les charognards.

— Boubakr ? Cria Krause, emmène tes potes chercher du bois. Je veux du feu toute la nuit. C'est farci de bestioles par ici.

Le géant noir aux balafres rituelles rameuta ses compagnons en silence et disparut dans la lumière crue; le sol brûlant pétillait comme des braises sous leurs pas.

Vandaert sortit de son sac une flasque de Cognac et en pompa une confortable lampée.

— Fais gaffe, avec cette chaleur tu risques d'exploser, ricana Klagenek qui, allongé sur le dos, suçait un brin d'herbe. Eh, Krause, il faisait quoi ton négrier au juste ?

Ce dernier s'essuyait le visage avec un mouchoir poussiéreux.

— En bon négrier, il rentrait chez lui avec la conscience du travail bien fait.

— Et c'est là qu'il s'est fait faire aux pattes ?

— Oui. Juste avant de se faire faire hara-kiri. C'est son griot qui a raconté ça à Khartoum après avoir pris son pied la route.¹ Il a même dit qu'ils étaient maudits et que tous ceux qui s'approchaient du Kalabongo se transformaient en lézards. Tu vas te transformer en margouillat, Klagenek !

— Y a jamais moyen de parler avec toi. Tu rigoles de tout.

— Faut voir la vie en rose, mon vieux !

— Quand même, nota, Vandaert, faut être Ricain pour engloutir tant de fric dans une expédition pareille.

— Et tu touchais combien pour dégommer des mecs au Kinshasa ? Demanda Ramon d'un air innocent.

— Sûrement plus que toi à jouer les libérateurs de Fidel.

— Laisse Fidel où il est, je lui serai éternellement reconnaissant de m'avoir envoyé en Afrique. Y a des masses de pognons à se faire dans ce p... de pays.

— Oui, sur le dos des autres.

— Et alors ? Ici c'est la coutume. D'après toi qu'est ce qu'il faisait le négrier il y a deux siècles ? De la danse du ventre ?

La tête calée sur la radio en guise d'oreiller, Krause se retourna sur le côté en pensant:

...et dire qu'ils vont encore se chamailler comme ça jusqu'à minuit...

Le jour tomba comme d'habitude, c'est-à-dire d'un seul coup et la nuit africaine se mit à bruisser à l'infini. Les porteurs s'étaient rapprochés du feu et l'un d'eux tapait sur un minuscule tam-tam; ses compagnons en étoffaient la cadence d'une étrange mélodie chantée bouche fermée. Pour chasser les esprits sans doute.

Mais les diables firent relâche cette nuit-là, probablement. Sans doute effrayés par le 30-30 de celui qui gardait le camp !

Au petit matin une légère brume bleutée recouvrait le plateau, signe annonciateur d'une journée encore plus torride que d'habitude. Krause emmena tous les hommes sur un petit monticule et donna ses ordres.

Klagenek alluma tout de suite le feu de brousse. Poussé par un léger vent, il rongea la savane sur trois ou quatre cents mètres de large tout au long du jour. Parfois retentissait une explosion tonitruante lorsque Ramon le cubain, mettait fin à l'existence d'une termitière. Les autres travaillaient de la pelle et du coupe-coupe sur un front de cinquante mètres, défrichant puis aplanissant le sol. La fin du jour les laissa tous les reins endoloris et les muscles rompus.

— Eh, combien t'as dit d'heures de marche pour avoir de la flotte ? Demanda discrètement Vandaert.

Krause avait grincé en montrant les falaises bleues.

— La fosse ? Quatre heures, cinq heures... Et autant pour revenir bien sûr. Pourquoi, t'as pompé tout ton whisky ?

Le Belge au visage couleur de brique avait haussé ses robustes épaules:

— C'est pas du whisky, pouah ! Mais du Cognac. Et ça j'en manque pas.

— Ouf, tu me rassures. File ! Toi et ton porteur vous n'avez même pas déblayé les tiers de ta parcelle.

— Je ne suis pas terrassier. Lui non plus.

¹ Fichu le camp.

— Un bon porte-flingue est aussi un bon terrassier, lui jeta Krause, sentencieux. Confucius dixit.

L'homme s'éloigna en maugréant et le porteur, qui s'était assis sur ses talons dès qu'il s'était éloigné, reprit son travail en le voyant revenir.

Ce fut ainsi le premier jour. Le second aussi.

Le troisième pareil, sauf que Krause envoya Klagenek essayer de trouver du gibier; le corned-beef chaud ayant fini par écœurer tout le monde. Plusieurs coups de feu tonnèrent dans la savane et l'Ukrainien revint au bout de trois heures. Exténué, bredouille, vexé.

— Le premier qui se f... de ma g..., je l'étrangle, annonça-t-il.

Mais personne ne dit rien. Pour cause: tous venaient de sentir le fumet d'un jeune dick-dick qu'un des porteurs faisait rôtir sur une broche improvisée.

Les quatre hommes s'approchèrent, trop affamés pour s'offusquer des regards moqueurs des trois Noirs qui partagèrent leur nourriture d'un air rigolard en expliquant la manière de poser un collet.

L'un d'eux, assis sur une pierre plate un peu à l'écart, scrutait la nuit sonore en suçant un os.

— Kalabongo pas bon, affirma-t-il.

— Oui, on sait, se contenta de répondre le petit Ramon la bouche pleine.

Lorsque, plus tard, ils se furent tous encoconnés sous leur moustiquaire, la voix de Klagenek résonna dans l'ombre:

— Eh, Krause ? Tu faisais quoi avant de connaître l'Américain ?

— Des tas de choses, mec.

— Comme quoi ?

— Disons que je faisais un peu le même job que le vôtre...mais... disons dans les circuits officiels, si tu vois ce que je veux dire.